

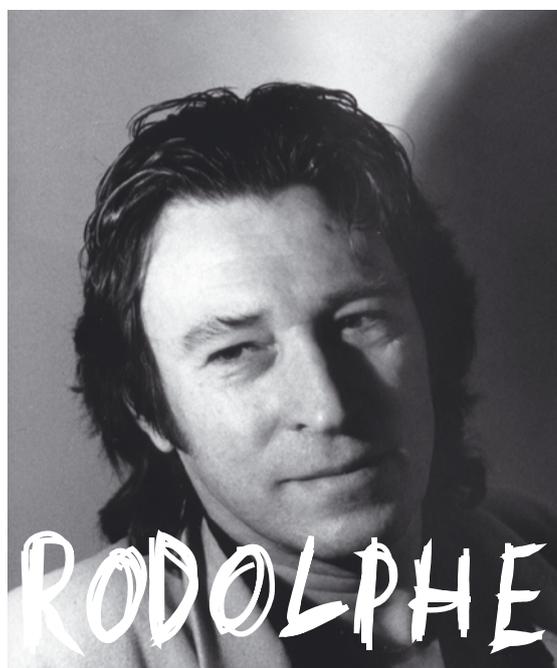
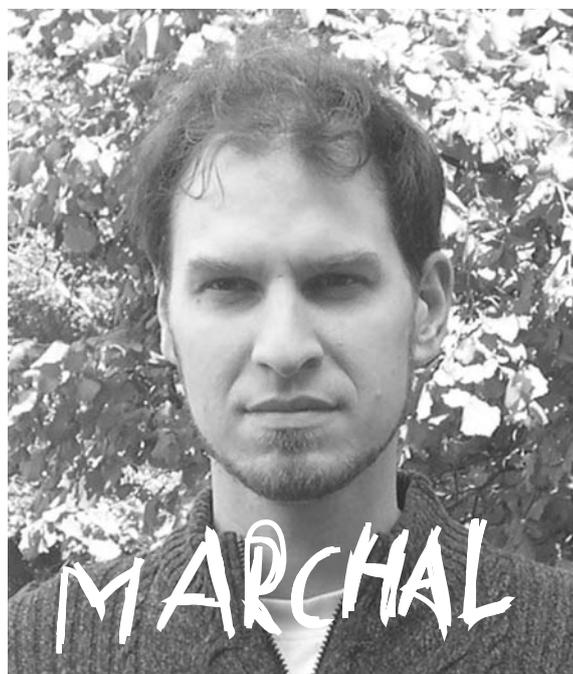
Rodolphe & Marchal

frontière

tome 2 Le temps perdu



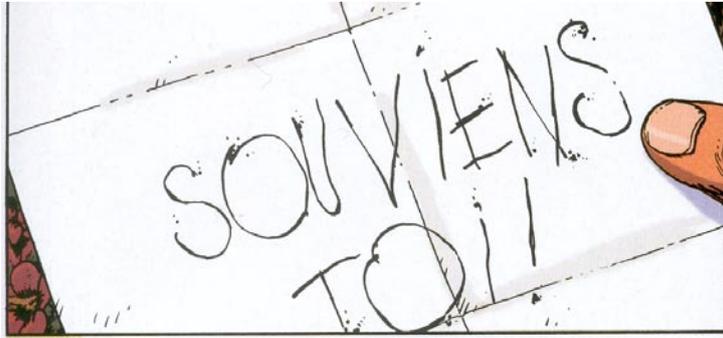
A la sortie du tome 2 de « Frontière », aux éditions Le Lombard, nous avons choisi de rencontrer ses deux auteurs, Rodolphe au scénario et Bertrand Marchal au dessin. Nous voici donc assis face à un Rodolphe élégamment habillé, dont la taille déjà conséquente, mais surtout la renommée qui n'était plus à faire, nous intimidaient quelque peu.



A ses côtés, c'est un Marchal bout en train que nous découvrons – tout aussi bien habillé, je vous rassure ! – Les deux hommes déjà partis sur le ton de la déconnade avant notre arrivée, notre interview prit rapidement quelques tournures imprévues. Pour notre plus grande joie, puisque Rodolphe et Marchal se sont livrés à quelques petits joutes d'auteurs bien plaisantes. Ils nous ont bien sûr parlé de leur BD « Frontière », cette histoire d'un homme, Yves Fréhel, entre la vie et la mort, et dont les souvenirs sont manipulés par des scientifiques afin de découvrir son secret.

Puis ils se sont livrés à quelques révélations personnelles. Rodolphe nous faisant partager ses souvenirs de 1975, Marchal usant de son franc parler pour dire à certains leurs 4 vérités. Un moment très convivial auquel je vous invite à participer, dès maintenant.





Bonjour Rodolphe, Bonjour Marchal.

Bonjour.

Bonjour.

Pour commencer, je ne vais pas attaquer tout de suite par « Frontière », mais revenir plutôt sur le parcours de Rodolphe. En effet, peux-tu nous parler de tes débuts chez « Piot » et « Métal Hurlant » ? J'ai également noté que tu avais été directeur du magazine « Imagine » ?

Rodolphe. Ouhla, ça remonte loin ! C'était en 1975. Ca fait une bonne trentaine d'années, là ! (rires)

C'est vrai (rires) Mais quels souvenirs en gardes-tu ?

Ah, je ne sais pas. Je suis partagé entre une certaine forme de tendresse, de nostalgie, parce qu'il y a beaucoup d'amis qui faisaient partie de l'aventure et qui ont disparu, tu sais ! Bon, et puis en même temps, je repense à la fameuse phrase d'Oscar Wilde qui disait que « le principal charme du passé, c'était d'être passé ». C'est-à-dire qu'on ne serait pas automatiquement tenté de revivre ça, qu'il y avait une époque qui était dite « héroïque », qui se traduisait également par les chèques au lance-pierre et ces toutes petites structures très fragiles. Tout n'était pas facile. Mais il y avait sans doute un côté famille, tribu, qui était plus manifeste qu'aujourd'hui. A savoir que je me souviens d'une soirée de La Convention de Paris, manifestation qui a aujourd'hui disparu. Au dîner qui avait suivi, j'aurais pu dire qu'il y avait presque toute la bande dessinée française qui était là, dans une salle de restaurant. On a du mal à imaginer cela aujourd'hui. Mais c'était ça. Il y avait « Pilote » et « Pif » ! C'étaient les deux seuls journaux qu'il y avait sur la France, à l'époque. Tous les autres sont arrivés après !

C'était vraiment les débuts !

Oui, voilà ! Pour « Imagine », c'était un petit peu différent. C'était un magazine non pas de bande dessinée, mais avec de la bande dessinée. On était 4 ou 5 à avoir réuni sur le sommaire un certain nombre de thèmes qui nous étaient chers, qui participaient à une espèce de contre-culture du temps. Donc bande dessinée, fantastique, ésotérisme, parapsychologie, des légendes, science-fiction, un peu d'érotisme... On n'avait pas mis de rock'n roll dedans, car c'aurait été un peu compliqué à gérer. Mais c'était un peu ça, cet espèce de fourre-tout de ce qui nous branchait à l'époque !

Marchal. Je dois avouer que je ne connais pas du tout. C'était quoi, un mensuel ?

Rodolphe. C'était un trimestriel. Un trimestriel qui essayait de sortir au moins une fois tous les six mois (rires) !

Marchal. Et ça a duré combien de temps ?

Rodolphe. On a tenu 3 numéros ! (rires) Une vie brève, mais marquante, vu que...

Marchal. Tu ne l'as pas lu, toi, chez Phenixweb ?

Non, non, jamais. J'étais trop petit.

Ah bon ! Alors c'est une légende, une sorte de rumeur ? (sourire)

Rodolphe. Pas du tout, c'est une réalité !

Marchal. Non, non, je veux bien, mais toi, tu ne les as jamais vus ?

Non, je n'ai jamais eu l'occasion de voir les numéros, c'est vrai. Pour tout t'avouer, je l'ai lu dans le dossier de presse (rires).

Ah oui, d'accord ! Tu sais tout sur moi, alors ? (rires)

Oh, je ne pense pas quand même. C'est un peu court (rires) Mais puisque tu en parles, je vais pouvoir embrayer sur la BD qui vous a réunis, ce thriller fantastique. Comment tous les deux, avec vos différents parcours, vous en êtes arrivés à « Frontière » ?

Marchal. A vrai dire, je suis arrivé au moment où le scénario était bouclé. Donc, l'histoire ne m'appartient pas. Elle avait d'ailleurs été écrite pour un autre, puisqu'un autre dessinateur s'était attaché au projet avant que je n'arrive. Puis l'univers de Rodolphe, je le connais. Il a ses thèmes, il a ses fantasmes, il a son obsession qu'on retrouve d'une série à une autre. Du coup, quand il m'a proposé le scénario, je n'ai pas été surpris. Il ne faisait pas radicalement autre chose. En même temps, c'est ce que moi j'aime chez lui, cet espèce de fantastique du quotidien. C'est-à-dire que tu as un monde réaliste, avec des personnages réalistes, crédibles, humains qui plongent dans une faille. Il leur arrive quelque chose. Une distorsion se crée, quelque chose de bizarre. « Frontière » s'inscrit dans cette ligne là. Ce n'est pas du fantastique surnaturel, on n'est pas dans les monstres ou les créatures féeriques.

Paradoxalement au travail fait avec Florence Magnin, où là on plonge dans un univers très féérique. A moins qu'il n'y ait quelques surprises qui nous attendent ?

Hum... Oui !

Rodolphe. Oui, mais le fantastique n'est pas automatiquement spectaculaire dans le sens de grandes images qu'on travaille de manière très illustrée. Ca peut. Il peut y avoir des choses extraordinaires. Mais pas seulement.

Marchal. Tu connais les auteurs de fantastique belge, genre Jean Ray ?

Rodolphe. Oui, tout à fait.

Personnellement, je ne connais pas.

Marchal. C'est beaucoup de petites nouvelles. Je me souviens. Y'a un moment, le truc démarre de façon très normal. C'est un mec qui prend le train. Dans le train, il se passe un truc, il croise une gare qui n'existe pas sur la carte routière, par exemple. Il descend. C'est une ville morte. Tu vois, le fantastique, c'est ça ! C'est cette espèce de brisure dans la continuité normale des choses. Et justement, tu n'as pas besoin d'avoir toute cette hémoglobine, ce spectaculaire. Les parties plates sont peut-être même souvent plus effrayantes, car elles marquent une normalité que toi tu connais et y'a cette petite chose, ce grain de sel qui colle pas au mécanisme, qui te fait penser que là, y'a un truc qui n'est pas normal.

On est dans notre réalité et brutalement ?

Rodolphe. C'est ça. Avec un personnage qui est un petit peu monsieur-tout-le-monde, qui pourrait très bien être l'un d'entre nous. Je crois que le lecteur s'identifie à cet individu qui lui ressemble et de ce fait, il prend en pleine figure toutes les bizarreries qui arrivent à notre héros. Si au départ, il a marché sur l'idée qu'il lui ressemblait, alors le lecteur continue de lui ressembler et c'est quand il arrive sur la faille qu'intervient cette impression de vertige, que le fantastique est ressenti de façon beaucoup plus flagrante.

Surtout que le dessin de Marchal est très réaliste. Ce qui nous ancre encore plus dans cette idée de réalité. Et même si on découvre qu'il y a une manipulation de ce personnage, qu'il n'est pas acteur de son quotidien, cet ancrage visuel nous empêche de nous extraire du scénario. Nous sommes quand même obligé de suivre à l'œil nu, tout ce qui se passe.



Marchal. Et bien, je ne sais pas quoi répondre à ça...

Rodolphe. Si, moi je pense que ce... enfin, si on s'est bien compris... que c'est le poids de l'image. C'est justement la prestation de Bertrand qui fait ça ! On se rend compte via les informations qui arrivent qu'il y a quelque chose de faux. C'est un phénomène principal de la série. Mais néanmoins, son dessin incarne la chose et on reste dans le réalisme. Même si ce n'est pas tout à fait la réalité, même si c'est carrément faux, on est quand même pris. C'est comme au cinéma, on peut voir un truc, on sait que c'est un film. On tourne la tête, on regarde les spectateurs, les extincteurs, la porte de secours, puis on se remet dans l'écran et « Pan ! ». On sait que c'est une fiction, on sait que c'est faux. On ne devrait pas avoir peur du faux. Néanmoins, quand l'image a atteint une certaine force, on est quand même pris à son corps défendant.

C'est clair que si le dessin avait été moins réaliste, l'histoire aurait été moins crédible. On plongeait un peu plus dans l'imaginaire et on accrochait moins.

Marchal. C'est vrai que je soigne cet aspect réaliste des choses. Les décors et les bagnoles. La réalité que moi je dessine, ça doit être la tienne pour que ça fonctionne. Si l'aventure se passe à Paris, tu dois reconnaître Paris !

En parlant de bagnoles, avec l'équipe, on a remarqué ton gros boulot sur leur réalisme. C'est un choix ou t'es amateur de voitures ?



En fait, comme je gagne beaucoup d'argent, je me suis construit un grand hangar et j'y ai garé mes bagnoles. Et donc voilà... y'a des Ferrari, des Mercedes (rires) mais y'a aussi des Opel pour le cas où je dessine un héros qui a moins d'argent. Et en même temps, tu prends des photos et c'est plus facile quand même (sourire). Non, non, je plaisante, mais il faut des voitures, c'est vrai, car n'importe quel dessinateur a besoin d'un modèle pour pouvoir dessiner une bagnole. En l'occurrence, c'est aussi un souhait de l'éditeur. Il sait que le lecteur aime bien ça, que la bagnole est un accessoire du thriller. Il en faut pour les courses poursuites, par exemple.



A ce propos, ce qui est bluffant, c'est que dès les premières planches du tome 1, on est direct dans l'action d'une course poursuite et le héros meurt.

Rodolphe. Le héros meurt à la page 3.

Et ensuite, il vit.

Il ne réapparaît pas en flash-back. C'est surtout ça !

Marchal. En plus, la rupture est aussi dans la couleur. J'aimais bien cette idée. Effectivement, c'est important que ça se passe la nuit. Une course poursuite, la nuit. Couleurs brunes. Couleurs grises. Clac ! Le soleil. Et alors là, tout de suite, le lecteur se dit « Attends. C'est quoi ? C'est le même monde ? Où on est ? ». Puis, on lit. Ça commence tout doucement. Le soleil. La mer. La rupture est dans le ton, dans le dessin et dans la couleur !

Rodolphe. Grande autosatisfaction ! (rires)

(rires)

Marchal. Concernant ces ruptures, justement. L'idée, si tu veux, c'est que, comme le personnage est entre la vie et la mort, qu'il ne contrôle rien, comme tu l'as dit, son cerveau est en permanence manipulé. Ce qui fait que les histoires que Rodolphe raconte, ce sont les histoires que les scientifiques, derrière leur ordinateur, racontent eux-même, en réalité. Il peut devenir n'importe quoi le personnage, en fin de compte, puisqu'il n'existe pas. Seul son cerveau survit. Il peut aussi changer d'apparence ! Dans le tome 2, on le découvre d'ailleurs à 17 ans. Ça se passe dans les années 80, il est lycéen et comme c'est un âge fragile...

Rodolphe. ...les scientifiques profitent de cette fragilité.

Marchal. Voilà. Pour lui tirer les vers du nez. Parce que le principe, c'est ça ! Il a un secret. Quel est ce secret ? Comment lui faire avouer ?

Rodolphe. Justement, la part de réalité incontournable qui est donnée, ce sont les trois scientifiques. Là, on se rend compte que eux, c'est du réel de chez réel. Et le principe de cette trilogie en 4 tomes, si je puis me permettre, c'est d'avoir à chaque fois une espèce de prologue qui reprendra, en partie tout au moins, la mort du héros. Mais qui va aller en augmentant d'album en album. Sur le tome 2, le prologue fait 8 pages, me semble-t-il. Sur le 3, il fait 16 pages. La réalité prend de plus en plus de place dans le cadre du bouquin et donne des informations qui, jusqu'à présent, font défaut. Pourquoi est-il descendu comme ça, au coin d'une rue ? Qui sont les gens qui lui courent après ? Qu'est-ce qu'il faisait dans ce labo ? Sur quoi travaillait-il ? Quels étaient les enjeux ? Enfin, toutes ces informations vont venir et rendre l'histoire plus crédible.

On peut donc supposer que le quatrième tome sera totalement ancré dans la réalité ?

Marchal. Dans le quatrième tome, il nous faudra donner la clé. Il faudra expliquer ce qu'il a découvert. Il faudra aussi résoudre le sort du héros, parce qu'il est quand même dans un lit d'hôpital après avoir reçu une balle. Ce qui n'est pas rien.

Rodolphe. D'ailleurs, tout est faisable encore. Imagine qu'il n'ait rien découvert ? Ce serait encore plus terrible ! Ce pauvre mec qui a été tué pour rien. Toute chose a son contraire et on peut travailler sur son contraire aussi. C'est ça qui est formidable.

Marchal. Oui, sauf que t'as déjà écrit le scénario (rires) !

Rodolphe. Oui, mais pourquoi ne pas imaginer que...

Marchal. C'était une blague !



Rodolphe. Non, non pas que ce soit une blague, mais que ce qu'il a trouvé – parce qu'il a effectivement trouvé quelque chose – n'a pas d'abdication. Il aurait alors été tué pour rien.

Marchal. On apprend quand même dans le tome 2 qu'il a trouvé quelque chose. Ses patrons savent qu'il a fait des recherches sur quelque chose. On voit un labo, une sorte de multinationale à l'américaine. On imagine très bien des impacts financiers. Mais bon, tout le monde est intéressé. De plus, personne n'a voulu descendre le mec, puisqu'il fallait qu'il parle. C'est une bavure, finalement.

Rodolphe. Une chose qu'il faut voir, par rapport à ce que nous disions tout à l'heure, c'est que pour lui faire cracher le morceau, on essaie de le placer dans une situation de fragilité, de lui envoyer une espèce d'électrochoc et, à chaque fois, comme ça rate, on renouvelle l'expérience, en changeant le contexte. A chaque fois, justement, il est malin notre homme. Il réussit à s'en tirer. On a donc ce sur quoi je voulais insister, un côté un peu récurrent. On s'est amusé avec Bertrand, à faire un clin d'œil aux feuilletons télévisés fantastique et SF, notamment, pour ma part, des années 60, façon « Le prisonnier », « Les envahisseurs », « La quatrième dimension », etc. Ces choses là où l'on retrouve la même famille de personnages, avec un schéma qui est identique, où à la fin, notre héros, qui allait cracher le morceau, après avoir été longtemps manipulé, « clac ! » il s'évade et est rattrapé par ses tortionnaires, dans les deux dernières minutes. On retrouve donc ce petit clin d'œil évident au « Prisonnier ».

J'ai également repensé à une scène de la série « L'Homme de Nulle part » qui était passée sur Canal Plus, il y a quelques années. Le moment dans la bd où le héros est dans le TGV. Il quitte sa femme qui est assise face à lui et qui pleure son enfant. Il va juste au bar. Puis quand il revient, à la place de sa femme, c'est un homme qui est assis. Dans « L'Homme de Nulle part », le début du scénario, c'est justement un homme qui va au restaurant avec sa femme. Il y a tout un décor. Il va juste aux toilettes et quand il en ressort, tout le décor a changé, d'autres gens mangent à sa table et sa femme a disparu.

Marchal. Je dirais que c'est l'aspect classique du fantastique que nous aimons. De l'ordre de la bizarrerie. C'est épouvantable, comme si lorsque t'es dans un quartier, tu te dises « Et si derrière moi, il n'y avait rien, en fait ? ».

Rodolphe. Mon référent était plus « Une femme disparaît » d'Hitchcock. Il y avait également, jouant sur cet effet dont tu parles, cette émission que j'aimais bien et qui s'appelait « La caméra invisible ». Dans les tout premiers, ils faisaient des trucs extraordinaires. Tu avais, par exemple, un type qui vient juste d'être embauché chez un petit fleuriste. On l'envoie livrer des fleurs, je ne sais où. Quand il revient, la boutique de fleuriste est remplacée par un marchand de bonbons ou je ne sais quoi. Ca, on l'a un peu utilisé aussi par rapport à la scène de la maison. J'ai aussi un autre exemple assez insolite, où ils poussaient, du haut d'une colline, une grosse bagnole américaine, avec une nénette au volant et ils s'arrêtaient à une station service, en bas. « Le plein ? » demande le pompiste. « Oui, le plein » répond la nénette. Puis comme elle est plutôt jolie, le gars lui demande si elle veut qu'il jette un œil sur le niveau d'huile. Elle répond « pourquoi pas ». Alors, le mec ouvre le capot avant et c'est le coffre. Il ouvre alors le capot arrière et en fait, y'a pas de moteur (rires)

(rires)

Ah ! Ils faisaient des trucs géniaux ! D'ailleurs, c'est là que tu ressens l'entrée dans la quatrième dimension. Tu vois la réaction du type et c'est génial !



Comme Rodolphe nous parlait tout à l'heure du contexte de la BD française en 1975 par rapport à celui d'aujourd'hui. Comment voyez-vous l'évolution de la BD, suite à la bascule du 21ème siècle, ou comment souhaiteriez-vous la voir évoluer ?

Marchal. Personnellement, je suis effaré de voir le nombre de trucs qui sortent et, en même temps, je me dis qu'il n'y a pas tant de choses si mauvaises. Il y a du déchet, c'est vrai, mais globalement, la qualité est bonne.

Vous ne craignez pas la quantité au dépend de la qualité ?

Ben, y'a des BDs qui ont tout à fait leur place. Je préciserais qu'il y a beaucoup de bons dessinateurs, mais il y a peu de bons scénaristes. Car une bonne BD, c'est avant tout une bonne histoire. Ce qui me fait peur, en effet, c'est qu'on a tendance à copier les Américains sur ce plan là. On accorde une énorme place au graphisme. Tu as des virtuoses qui te font des tableaux et le texte, c'est peau de chagrin. J'aime bien les BDs qui me nourrissent humainement, tu vois. La référence actuelle, selon moi, c'est Léo, avec « Aldébaran » et ses autres productions. Il a réussi à donner une place centrale au personnage. C'est ce vers quoi j'aimerais aller. Il y a un attachement à la fois humain et réaliste. Les lecteurs sont complètement en empathie avec les personnages. C'est aussi une des forces de Rodolphe. Cet homme, Yves Fréhel, qui a une femme, un enfant. Il mène une vie paisible à laquelle beaucoup aspirent, puis on lui retire ces deux êtres qui lui sont si chers. On souffre avec lui. Il y a un réel attachement qui se crée. On se demande qui lui en veut ainsi ? Pourquoi ?



Rodolphe. Le bonheur est sans histoire. Donc il faut, au contraire, déstabiliser, fragiliser, il faut mettre en déséquilibre le personnage.

Tu dis que l'on manque de scénaristes, aujourd'hui.

La plupart sont des anciens ou il y a aussi des jeunes qui arrivent ?

Il y a beaucoup, beaucoup, beaucoup de jeunes. Il y a tellement de gens qu'à force on est complètement paumé. On ne sait plus qui est qui, qui fait quoi.

Marchal. D'autant qu'il y a des dessinateurs qui font scénaristes pour d'autres. Sur les couvertures, maintenant, tu as cinq noms. Y'a un mec qui apporte le café dans le lot. C'est pas possible, autrement !

Rodolphe. Non, faut être franc. Pour répondre à ta question précédente, je suis tout aussi effaré que Bertrand de ce vent de folie qui souffle aujourd'hui. Tout le monde est paumé. A commencer par les lecteurs et les acheteurs éventuels. Parce qu'il y a l'aspect économique qui intervient ! On a une augmentation du chiffre dans la bande dessinée de 2,5 % par an et une augmentation de la masse de production de 18 %. En l'espace de 10 ans, c'est le grand boum. Même si les 2,5 % permettent à un certain nombre de journalistes de rebondir, en se disant « C'est formidable » « En route vers le futur » « L'expansion ». C'est vrai que les ventes montent. Mais en même temps, pas autant que ça. D'ailleurs, les BDs qui se vendent bien, se vendent de mieux en mieux, et celles qui se vendaient moyennement bien, se vendent de plus en plus mal. Donc on arrive sur toute une gamme de bouquins qui se vendent entre 1000 et 5000 exemplaires et ces bouquins là ne sont pas rentables. Ils ne sont pas rentables pour l'éditeur, ni pour l'auteur.

Et voilà, du coup, on tient les auteurs par la respiration artificielle. Pour le public, il n'y a pas de gêne particulière. C'est simplement pour les auteurs qui vont se retrouver fragilisés ou à qui on va proposer des conditions de paiement absolument calamiteuses.

Marchal. Tu as aussi des politiques éditoriales très différentes. Regarde. J'ai travaillé pour Glénat. Glénat sort un nombre invraisemblable de titres, dans « Vécu » par exemple, qui sont très mauvais. Effectivement, ils espèrent que surnagent dans le lot, deux ou trois séries porteuses.

Comme ça, en mettant beaucoup de mauvaises, les bonnes vont ressortir !

C'est ça. Ils vont voir. Ils ne savent même pas eux même ce qui est bon. Ils vont voir ce qui se vend. Ils n'ont aucune idée. Le Lombard, par contre, a une politique éditoriale plus sélective. Ils sortent beaucoup moins de titres, mais c'est soigné, au moins. T'es accompagné. Tu sais avec qui tu travailles. Ils sont très pros. On discute de tout. Chaque page est regardée, mine de rien. C'est assez rare, aujourd'hui.

Le Lombard est considéré comme un éditeur de moyenne taille, je suppose, par rapport à des éditeurs comme Glénat ou Soleil qui sont des « gros » ?

Soleil, c'est pareil. Ils brassent. Mais tu veux peut-être parler en nombre d'albums ?

Oui, en nombre d'albums.

Dans ce cas là, en terme de quantité, oui.

Rodolphe. La formule que tu emploies est tout à fait significative de l'ambiguïté du temps. Car qu'est-ce qu'un gros éditeur ? Y'a les grands éditeurs, comme il y a les grands hommes. « Gros », ça n'a plus rien à voir. Dans l'autre sens, on peut considérer que Le Lombard, créé en 1946 par Leblanc avec Hergé, Jacobs, Cuvelier et Laudy, est un grand éditeur. Infiniment plus grand que Glénat qui est né en 1975 ou encore mieux que Soleil qui est né, il y a 15 ans. Donc on appelle grand éditeur celui qui en allonge beaucoup plus derrière, ou alors, celui qui n'est pas particulièrement le « grand », mais qui a une notoriété ? Tiens, ce n'est pas que je sois très client de ce qu'il fait, mais prends Uderzo. C'est le plus petit catalogue de tous qu'il a. Il a un seul auteur et il a 20 titres. Je ne suis pas sûr que cela soit le plus petit, pour autant (sourire). Je crois qu'en tant que financier s'il fallait que je prenne, au choix, Soleil ou Albert et René...

Marchal. Et ben, c'est tout vu (rises). Au long terme, je pense qu'il va y avoir un écrémage économique qui va se faire, également.

Rodolphe. Qui sera très douloureux et que je vois de plus en plus proche.

En parallèle, il y a aussi un autre phénomène. Pas mal de petits éditeurs indépendants se sont créés, mais en plus, ils semblent tenir avec le temps.

Indépendants et courageux !

Mais ils tiennent !

L'association Cornélius. Des boîtes comme ça, oui. Seulement, c'est à grand renfort de subventions. J'ai été membre du Centre National du Livre, pendant 3 ans. On avait deux à trois sessions annuelles. On épluchait des tonnes de dossiers et tous ces petits labels, à commencer par les plus prétentieux qui crachaient sur ceux qui font du commercial, etc, ils vivaient d'aumônes publiques. Assez grosses les aumônes publiques, quand même. Mais sans ça, faut voir.

Très bien. Merci Rodolphe. Merci Marchal. Je vous souhaite bonne continuation pour la suite des aventures d'Yves Fréhel et à l'occasion, sur un festival ou autre.

Rodolphe. De même.

Marchal. Et de rien. Au revoir.

AUX QUESTIONS

CEDRIC
↳

